Néologismes endémiques, similitudes et dissemblances dans la construction d'un langage commun (emprunts de langue locale et plurilinguisme) entre jeunes adultes marseillais et franciliens

Adel BEN-NEJMA & Sophie ETIENNE
Université Lille 1 (France)
EA 4354 – CIREL – Centre Interuniversitaire de Recherche en Éducation de Lille
*(*pôle *FILS - Formation Insertion Langue et Sciences)*
adelbennejma4@gmail.com & sophie.etienne13016@gmail.com

REZUMAT: Neologisme endemice, asemănări şi diferenţe în construirea unui limbaj comun (împrumuturi din limba locală şi plurilingvism) între adulţii tineri din Marsilia şi din Ile-de-France

Pentru a comunica între ei, adulţii tineri provenind din aşa-zisele „cartiere populare" construiesc între ei neologisme desemnate ca fiind argotice. Practicile lor lingvistice desemnează teritorii şi identităţi locale. Dar în ce măsură elementele contextuale influenţează construirea unei neo-limbi?
Vom începe cu o analiză conceptuală a specificităţilor „vorbirii tinerilor" înainte de a contextualiza dinamica implementată în construcţia, de către tinerii din aceste cartiere populare, a neologismelor. Astfel, prin analiza corpusului a zece schimburi între tineri parizieni, pe de o parte, şi marsiliezi, pe de altă parte, vom încerca să înţelegem originea şi pluralitatea împrumuturilor lor reciproce. Vom observa, din datele provenite din cercetarea noastră pe teren, prezenţa unor scheme şi singularităţi contextuale care caracterizează natura endemică a acestor limbaje. În acest context, denumirea de clasă „populară" trebuie cercetată pentru a înţelege reprezentările şi alegerile care stau la baza construirii unui limbaj local specific. Pentru a face acest lucru, ne vom baza pe teoria ancorată pentru a reuni verbatimele observate ale conceptelor care confirmă sau invalidează culegerea noastră de date anterioare. Vom examina construcţiile lexicale emise de culturile prezente în zona de nord a oraşului Marsilia şi în suburbiile din Paris. Vom analiza, de asemenea, alegerile făcute cu privire la revendicările identitare. Vom studia, în cele din urmă, modul în care anumite expresii idiomatice se reîntorc în aşa-numita limbă comună şi o fac să evolueze.

CUVINTE-CHEIE: *argou, vorbirea marsilieză, sociolingvistică, tineret, suburbii*

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

ABSTRACT: Endemic neologisms, similarities and dissimilarities in the construction of a common language (borrowing of local language and plurilingualism) between young adults marseillais and franciliens

In order to communicate with each other, young adults known as "popular neighbourhoods" build peer-to-peer neologisms known as slang. Their language practices designate territories and local identities. However, to what extent do the contextual elements influence the construction of a neo-language?
We will start with a conceptual analysis of the specificities of the "youth speech" before contextualizing the dynamics implemented in the construction, by the young people of the neighbourhoods, of neologisms. Thus, through the corpus analysis of a dozen exchanges between young people from Paris on the one hand and Marseilles on the other hand, we will try to grasp the origin and the plurality of their respective loans. We will note, from the data coming from our field, the presence of schemas and contextual singularities, which characterize the endemic nature of these languages. In this context, the "popular" class designation is to be questioned to understand the underlying representations and choices made in the construction of a specific local language. To do this, we will rely on the theorization anchored to bring together the observed verbatim concepts that confirm or invalidate our collection of prior data. We will examine the lexical constructions emanating from the cultures present on the northern outskirts of Marseille and the suburbs of Paris. We will also analyse the choices made with regard to identity claims. We will finally study the way in which certain idiomatic expressions return in the so-called common language and make it evolve.

KEYWORDS: *slang, speaking marseillais, sociolinguistics, young people, suburbs*



RÉSUMÉ

Pour communiquer entre eux, les jeunes adultes dits des « quartiers populaires » construisent entre pairs, des néologismes désignés comme argotiques. Leurs pratiques langagières désignent des territoires et des identités locales. Mais dans quelle mesure les éléments contextuels impactent-ils la construction d'un néo-langage ?
Nous commencerons par une analyse conceptuelle des spécificités du « parler jeune » avant de contextualiser les dynamiques en œuvre dans la construction, par les jeunes des quartiers populaires, de néologismes. Ainsi, à travers l'analyse de corpus d'une dizaine d'échanges entre jeunes Franciliens d'une part et Marseillais d'autre part, nous tâcherons de saisir l'origine et la pluralité de leurs emprunts respectifs. Nous relèverons, à partir des données issues de notre terrain, la présence de schèmes et de singularités contextuels qui caractérisent la nature endémique de ces langages. Dans ce cadre, la désignation de

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

classe « populaire » est à interroger pour comprendre les représentations sous-jacentes et les choix opérés dans la construction d'une langue locale spécifique. Pour ce faire, nous nous appuierons sur la théorisation ancrée pour rapprocher les verbatim observés des concepts qui viennent confirmer ou infirmer notre recueil de données préalables**.** Nous interrogerons les emprunts de constructions lexicales venues des cultures présentes sur les quartiers nord de Marseille et de la banlieue parisienne. Nous analyserons également les choix opérés en regard des revendications identitaires. Nous étudierons enfin la manière dont certaines expressions idiomatiques retournent ensuite dans la langue dite commune et la font évoluer.

MOTS-CLÉS : *argot, parler marseillais, sociolinguistique, jeunes, banlieue*

CET ARTICLE S'INSCRIT DANS LA CONTINUITÉ du projet [1] « *Weshipédia* [2], le parler marseillais en héritage », dont l'intention est la mise en valeur d'un parler qui subit ce que Philippe Blanchet [3] a nommé la *glottophobie* pour infléchir les représentations sociales à leur égard. Dans le cadre de ce projet, nous avons souhaité mener une action participative avec les jeunes issus des quartiers nord sur l'origine de leur langage d'usage entre pairs [4], et ses emprunts aux migrations territoriales. Les acteurs de ce projet [5], dont Sophie Etienne [6], ont rencontré des jeunes de Malpassé, âgés de quatorze à dix-sept ans, et des jeunes relevant de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) et de l'association ADDAP et Le Refuge, âgés de dix-sept à vingt ans, afin de travailler sur leur langage via la production de capsules vidéo [7]. D'autres initiatives liées au projet ont eu lieu au cœur des quartiers nord : édit-à-thon/Wikipédia, Tchatchade – discussions de rue –, micro-trottoirs et présentation en festival [8].

Notre recherche s'appuie sur un ensemble d'artefacts construits lors de ce projet Weshipédia d'une part :

- un questionnaire numérique, interrogeant seize mots proposés par les participants au projet, a permis de recueillir trois cent cinquante réponses relatives à leur connaissance et usage par des populations variées (origine, lieu d'habitation, âge),
- sept interviews dont quatre de jeunes adultes marseillais, lors des micro-trottoirs réalisés par les jeunes de l'ADDAP,
- deux capsules vidéo réalisées par les jeunes qui mettent en scène des conversations entre habitants du quartier de Malpassé : Vendétta à Malpa et Wesh académie [9], réalisés par les jeunes de la PJJ, qui ont porté un regard d' « académicien » sur la première capsule.

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

D'autre part :

- des entretiens exploratoires individuels et collectifs recueillis en face à face et au téléphone par Adel Ben Nejma, auprès de dix jeunes adultes âgés de treize à vingt-cinq ans et dont huit sont scolarisés. Ils habitent pour neuf d'entre eux dans le département du Val-de-Marne. Ils sont sept issus des classes populaires et trois de classe moyenne, ce qui nous permet ainsi de situer l'origine sociale attribuée à l'argot. Ces entretiens se sont déroulés tout d'abord à l'occasion d'un événement estival destiné aux classes populaires dénommé « Fontenay-sous-le soleil ». Les huit autres entretiens dont un collectif ont été réalisés au téléphone auprès de trois jeunes adultes filles âgées d'une vingtaine d'année issues de la classe moyenne et auprès de sept jeunes adultes garçons issus de la classe populaire dont deux sont issus du réseau social du doctorant.

C'est à partir de ce travail que nous avons pu mener notre réflexion. Nous nous sommes interrogés sur la place de l'argot dans les concepts de langue et de culture et son évolution socio-historique pour contextualiser notre réflexion qui s'est appuyée sur le modèle de la théorisation ancrée, en tant que méthode inductive et qualitative pour reformuler les contenus collectés, comprendre et objectiver nos corpus.

1. La place de l'argot dans les concepts de langue et de culture

Dans l'usage courant, l'argot recouvre davantage une manière de parler jugée populaire, dans un registre familier souvent propre aux malfaiteurs au XVII^e^ et au XVIII^e^ et comme une marque d'appartenance depuis le XIX^e^. Il désigne un usage social du lexique plus qu'une langue à part.

Le marseillais, tel que parlé dans les quartiers nord, marque l'appartenance à un groupe ou à un quartier. En ce sens, on peut le désigner comme de l'argot *« alors que le marseillais est assez unanimement parlé dans toutes les sphères de la population »* (GASQUET-CYRUS 2016). Nous avons pu noter lors de nos travaux de terrain que le « parler Marseillais » est choisi, plutôt que le terme d' « argot ». Du côté parisien, l'argot est toujours perçu comme la langue du pauvre des faubourgs, déjà porté au cinéma par Arletty en 1938 (*Hôtel du Nord*) ou, en 1937, au moment du Front Populaire dans le film *Pépé le Moko*. Aujourd'hui, comme au XIX^e^ siècle, une partie de l'argot perd sa fonction cryptique, il enjolive un style littéraire qui désormais emprunte beaucoup à l'argot comme *signum social* des personnes qui « s'encanaillent » et finit par intégrer la vie quotidienne d'un ensemble plus large de locuteurs, en particulier les jeunes adultes qui l'utilisent désormais pour communiquer

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

entre eux. Nous observons une classe d'âge qui reprend certains mots de leurs aînés tout en créant des néologismes qui participent au renouvellement de cet héritage. C'est ce que nous essaierons de montrer en nous appuyant sur le modèle de la théorisation ancrée.

2. Le modèle de la théorisation ancrée

La théorisation ancrée est une méthode d'analyse qualitative qui s'appuie sur l'induction d'une théorisation à partir d'un recueil de contenus. Concrètement, nous partons de la conceptualisation pour aller vers une corrélation des éléments entre eux. Il s'agit de faire des allers-retours fréquents entre les données recueillies sur le terrain (ici, les huit micros-trottoirs, les sept entretiens (dix jeunes adultes interviewés) et les activités proposées directement par les jeunes (un questionnaire renseigné à trois-cent cinquante répondants, deux capsules vidéo) et les premiers éléments de théorisation tel que formulées dans les articles et ouvrages que nous avons lus sur l'argot (*cf.* bibliographie). Notre travail s'appuie sur une comparaison itérative entre nos éléments de théorisation et les données recueillies sur le terrain.

La théorisation ancrée comprend six étapes/opérations interdépendantes, qui sont définies par des points de questionnements proposés par PAILLÉ (1996). Chacune des étapes peut se développer autour de plusieurs questionnements (*cf.* MELIANI, 2015) présentés ci-dessous :

- La **codification** consiste à reformuler la réalité vécue ou exprimée par l'acteur en première formulation scientifique. *Qu'est-ce qu'il y a ici ? De quoi s'agit-il ? De quoi est-il question ?*
- La **catégorisation** implique de répondre aux questions : *Que se passe-t-il ici ? De quoi est-il question ? De quel phénomène s'agit-il ?*
- La **mise en relation des différents phénomènes** en vue d'une systématisation à partir du recueil et de la conceptualisation répond aux interrogations : "*Ce que j'ai ici est-il lié avec ce que j'ai là ? En quoi et comment est-ce lié ? "*
- **L'intégration à un phénomène plus général** : "*Quelle est la principale problématique ? Quel phénomène général constate-t-on ? Sur quoi notre étude porte-t-elle en définitive ?"*
- **La modélisation** organise des relations structurelles et fonctionnelles : *"Comment le phénomène se dévoile-t-il ? Quelles sont ses propriétés ? Quelles sont ses conséquences ? Quels sont les processus en jeu ? "*
- **La théorisation** qui intègre toute la complexité du phénomène à partir des éléments recueillis, de la confrontation avec d'autres éléments notamment théoriques vers une formulation.

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

D'emblée, lors des échanges et entretiens exploratoires, nous avons affaire à une langue orale protéiforme tant au niveau syntaxique que phonologique, ou rythmique mais aussi au niveau prosodique, nous notons des expressions françaises réappropriées, des changements grammaticaux (verbalisation de noms par exemple) et des glissements lexicaux (passer d'une signification à l'autre, avec une perte de l'étymologie). Ceci constitue bien une hybridation généralisée (grammaire d'une langue, vocabulaire d'une autre, ou suffixe sur racine, dans *pourrave* (« pourri »), *deuher* (« énerver »), *natchave* (« va-t'en » ou « dégage »), *bolos* (« bouffon »), etc.) telle qu'elle se réalise dans les constructions argotiques.

2.1. La codification : quelles similitudes entre Marseillais et Franciliens ?

Nous avons étudié les ressemblances et dissemblances à travers le prisme des origines culturelles, des périodes de modifications, des représentations et du rapport identitaire.

2.1.1. Les origines culturelles de ces parlers

Le parler marseillais :

Dès les premières analyses de corpus, et au cours des échanges, nous observons que de nombreux vocables sont empruntés à l'ancien provençal et cohabitent avec des néologismes qui usent de langues parlées en contexte, à savoir ; arabe (*zerma* (interjection, « tu te la joues »/« bouffon »), *miskine* (« pauvre de toi »), *inchallah* (> sur allah, challah, « si Dieu veut »), gitan (*gadji*, *gadjo* (« fille »/« garçon ») et comorien (*ari* (« fierté »), *kodo*, (« guerre »)), bien plus rarement, on constate d'autres apports plus anecdotiques de mots anglais, italiens mais également de mots d'argots importés d'autres régions françaises, comme les Vosges ou la région lyonnaise rapportés par des jeunes qui sont allés rencontrer leur famille élargie dans les différents lieux d'où sont originaires ces locutions. Alors que les emprunts de la région parisienne sont davantage issus de la musique qu'ils écoutent. Lorsque les jeunes marseillais réemploient des structures argotiques comme le verlan (*queblo* (« bloqué ») et le verlan "aménagé" (*tieks*, (« quartier »)), ce sont également des emprunts aux influences du rap ou du cinéma.

L'argot des Franciliens :

On constate que les influences linguistiques des Franciliens sont souvent les mêmes que celles des Marseillais (musique, cinéma mais aussi cultures en

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

présence sur un territoire) en dehors du comorien, dont l'immigration est moindre (en pourcentage) dans la région parisienne. Deux des jeunes collégiens âgés de treize et quatorze ans et issus du quartier de la Redoute à Fontenay-sous-Bois, utilisent des mots d'argot qui sont inconnus de leurs aînés et ne correspondent à aucune langue parlée, tels que *Shtrak* (« le fou »), *la degz* (« le style »), *la darz* (« la fille ») ». Ils reprennent fréquemment les termes *narvalo* (« fou »), *wesh* (« qu'est-ce que c'est », « comment ça va ? »), pour décrire leurs attitudes ou s'interpeller entre eux. Quant aux trois jeunes filles issues de la classe moyenne vivant à Nogent-sur-Marne, elles utilisent plutôt le verlan qui inverse ou réaménage les syllabes (*corda* (« d'accord »), *aps* (« pas ») et admettent que leur argot emprunte à la classe populaire.

Qu'elles soient marseillaises ou franciliennes, on remarque que les expressions sont le plus souvent liées à des situations socialement situées, à des interactions éruptives ou des joutes verbales telles que les « clashes » et/ou « embrouilles » *(engatse* en marseillais*)* et conversations privatives. Les erreurs grammaticales, syntaxiques et sémantiques sont parfois inattendues mais revendiquées car appartenant à un langage commun, par exemple dans l'expression *car même* chez les Marseillais (« pour quand même ») ou l'absence d'utilisation du subjonctif.

2.1.2. Des cycles d'innovation et d'appropriation linguistiques disparates et mouvantes

La plupart du temps, l'utilisation de locutions verbales nouvelles s'intègre aux échanges dans des cycles relativement courts. Nous avons noté l'existence d'un écart de compréhension d'environ cinq ans de différence d'âge.
Le langage utilisé entre pairs se renouvelle constamment. Les mots qui perdurent, autant à Marseille qu'en région parisienne sont les mots plus anciens repris par les jeunes, certains sont parfois abandonnés par les plus âgés mais transmis à la génération suivante, c'est le cas de *deuh* (« énervé »), *schmit* (« policier »), *narvalo* (« fou »). D'autres mots continuent d'être utilisés par une génération (de vingt à vingt-six ans) mais ne sont pas repris par les plus jeunes comme *kodo*. Enfin, des locutions plus anciennes sont réappropriées par de nouvelles générations qui veulent mettre en avant leur identité marseillaise (*tarpin* (« beaucoup »), *degun* (« personne ») sans savoir d'où viennent ces mots.

2.1.3. La représentation de pratiques langagières : deux langues distinctes

Lorsque nous demandons aux jeunes adultes marseillais et franciliens, d'expliquer leur « parler », ils le définissent ainsi : « *Les mots que nous on dit et que les autres disent pas* », « *On déforme la langue* ». Ils évoquent également le fait

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

qu'ils ont conscience du regard négatif qui peut être porté sur leur façon de parler et comprennent la nécessité de s'adapter à la norme. Finalement, ils ont l'impression d'avoir deux langues distinctes. Ils évoquent également ce fort sentiment d'appartenance au travers d'un parler commun au sein d'une classe d'âge.

2.1.4. Un rapport identitaire ou stigmatisant de ce langage

Qu'ils soient Marseillais ou Franciliens, ces jeunes locuteurs utilisent un langage propre pour exister. Ils sont impactés par leurs conditions de vie souvent précaires, mais également par l'image que leur renvoient les institutions à travers notamment leurs professeurs qui dénigrent parfois ces jeunes avec des mots très violents : « va travailler en bas des tours » (trafic de drogue) ou encore « va travailler à Daech » (témoignage marseillais).

C'est souvent face à la discrimination commune que subissent les habitants de ces quartiers qu'ils portent leurs mots comme l'étendard d'une population ghettoïsée. D'autant plus à Marseille, où l'on constate une pluralité de mots qui font l'unanimité tant ils sont inscrits dans un usage habituel d'une langue devenue commune. L'argot en tant que langue codée conserve son aspect pratique afin de se prémunir des risques encourus, notamment dans le milieu carcéral : *chnine* pour dire le « téléphone » (terme évoqué lors d'un micro-trottoir). Il y a bien dans l'usage de ces mots des influences culturelles multiples. Pour autant, les locuteurs n'en n'ont pas nécessairement conscience et ne peuvent fréquemment pas définir quelle est l'identité héritée ou l'origine. L'héritage est informel, il se transmet dans le partage d'un quotidien commun.

3. Des dissemblances situées entre une langue ultra locale et un langage localisé dans la banlieue

Le « parler » des Marseillais est ancré sur un quartier (Malpassé, les Flamands), parfois, sur une cité, les habitants étant nommés par le nom de celle-ci, voire de leur immeuble (les Hirondelles, le A, le Bâti), la culture du quartier est intégrée par d'autres générations sur la ville (l'identité marseillaise commune), il existe une très forte reconnaissance liée au lieu d'habitation (Marseille est construite de cent onze quartiers : cœurs villageois), on passe de l'environnement macro social au micro local en fonction des circonstances et des interlocuteurs.

Quant aux Franciliens (quartier de la Redoute), ils situent, pour ceux que nous avons interrogés, l'usage de l'argot dans les banlieues parisiennes de manière indifférenciée. Néanmoins, des nuances existent bel et bien, par

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

exemple, le Montreuillois se distingue par des expressions telles que *chien de la casse*, que ses habitants sont seuls à utiliser. Il existe une méconnaissance de la part de ces quelques Franciliens sur les particularités micro-territoriales de cette langue spécifique et un attachement moindre à leur territoire comparativement aux Marseillais.

Nous l'avons vu, la spécificité du territoire participe à la construction de néologismes qui se déplacent en fonction des usages et des moments. C'est le cas du mot *tarpin* qui peut être remplacé par *tempête* pour signifier également « un grand nombre ».

3.1. Des constructions lexicales attribuées

Le verlan, construit par l'inversion de syllabes, est attribué par les Marseillais « aux Parisiens ». Les « Parisiens », du point de vue des Marseillais désignent depuis fort longtemps les habitants de la France du nord (située à partir d'Aix en Provence –*sic*-). Du point de vue marseillais, il n'y a pas de distinction entre la périphérie et le centre de la ville. Il n'existe pas de banlieue à Marseille.

3.2. Une différenciation dans l'accent

Les terminaisons de phrases et de mots portent des influences culturelles dans les sonorités et visibles dans la forme du mot. La prononciation peut atténuer la compréhension et faire croire au récepteur qu'il est ignoré. L'accent fait partie intégrante de l'argot dans la mesure où c'est celui-ci qui distingue sa perception des autres prononciations. Cette sonorité singulière convie derrière une lettre, une apostrophe ou une syllabe au lieu d'une autre. Lors de nos observations de corpus (micro-trottoirs), un adulte semblait ne pas reconnaitre le mot à cause de l'accent de l'intervieweur. La construction de la signification se fait nécessairement avec l'accent.

3.3. L'argot situé, entre dynamiques identitaires et perception de la situation

Aussi bien chez les Marseillais que chez les Franciliens, un même mot possède plusieurs interprétations possibles (exemple : *tempête*, *vié*, la *degz*, etc.) Nous l'avons vu, il existe une temporalité linguistique d'une classe d'âge à une autre. Un mot peut continuer à préexister en prenant un sens différent. Cette polysémie évolue en fonction des situations liées aux perceptions sociales contribuant ainsi à prolonger ou à transformer la signification du mot.

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

3.4. Des dynamiques identitaires intrinsèques à l'argot francilien et au « parler marseillais »

Les Marseillais refusent d'user du terme d'argot à propos de leur langage, marquant ainsi la différence avec les Franciliens.

Des deux côtés (franciliens et marseillais), ce langage propre consolide des liens entre les usagers qui associent cette langue à une identité territoriale (banlieue – quartier nord, cité, etc.) et à une classe populaire bien plus qu'à une origine ethnique. L'usage de cette pratique langagière est naturel sur un territoire où les conditions de vie sont difficiles. Les locuteurs perçoivent et admettent volontiers les influences des langues parlées dans les cités, ceci grâce à des récurrences sonores particulières attribuées à la langue arabe, comorienne ou gitane. Savoir jongler d'un registre de langue à un autre est l'un des facteurs de réussite pour l'avenir, ainsi, pour Fabien TRUONG « *personne ne peut se construire en reniant ses origines* » (TRUONG 2016 : « Basculer, cheminer et faire avec ce qui reste - Notes ethnographiques sur la fabrique des empreintes scolaires » Bât. B6, Salle 206, Université de Lille - Sciences et Technologies, Campus Cité Scientifique). Les jeunes qui réussissent sont ceux qui sont en mesure de maîtriser le mouvement de ce qu'il appelle le "*cheval à bascule*". Selon lui, la réelle compétence culturelle est celle qui permet de passer d'un monde à l'autre, sans trahir son passé. De fait, s'il existe des situations propres à une classe d'âge ou à un territoire, celles qui relèvent de la norme (école) sont objectivées. La langue spécifique permet de communiquer dans des espaces privatifs (entre jeunes ou adultes uniquement) et/ou coercitifs (verbatim : prison des Baumettes, etc.), ouvrant ainsi un espace de conversation, d'échanges verbaux et faisant fi des contraintes. Ces mots sont utilisés couramment sans qu'il ne soit nécessaire d'en connaitre l'origine pour en user. L'usage pratique prédomine sur la dimension culturelle du savoir.

Dans ce cadre, on note des normes implicites qui conduisent les locuteurs à user de ce langage pour désigner « autrement » un objet et n'être compris que par les pairs. Ces usages en contextes sont circonscrits et présupposent d'une identité collective locale et des significations partagées.

> La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social.
>
> (ABRIC 2003 : 206)

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

L'ensemble des phénomènes observés conflue autour du rapport spécifique que les locuteurs attribuent à la valeur de leur langage. Il est structurellement lié à *leur attachement au territoire*. Les Marseillais expriment à travers le « parler marseillais », une identité commune. Son usage contribue à répandre des mots au-delà d'une classe d'âge alors que les Franciliens cantonnent leur parler aux banlieues et aux « jeunes ». Ceci dénote d'une proximité affective, sociale, identitaire, comme moyen de s'émanciper des contraintes normatives.

Ce phénomène se dévoile quand les locuteurs prennent conscience, dans leur vie quotidienne - tout en l'acceptant - que ce langage se limite à des espaces d'échanges informels. Selon Bulot, les espaces sociaux prédéfinis sont constitutifs de la valeur attribuée à la langue *« en fonction de la classe sociale d'origine, de la conscience et de la nature d'un projet d'insertion et de mobilité sociale, la période adolescente est aussi dans sa phase terminale, généralement marquée par l'entrée dans le 'giron' de la norme standard.* » (BULOT 2004 : 22-27).

En conséquence, on peut penser que leur usage linguistique se construit également selon les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes à un moment de leur parcours. « *À l'inverse, si le sujet s'insère sur le marché du travail en suivant une trajectoire ascendante, la fin de l'adolescence sociolinguistique (et le début de l'âge adulte) sont balisés par une soumission plus grande à la pression normative de ce marché linguistique* » (TRIMAILLE 2004 : 112).

Les propriétés du phénomène se découvrent en comparant entre les jeunes adultes marseillais et franciliens, leur perception située de cette pratique langagière. Celle-ci correspond à des communautés de pratiques ancrées dans des contextes socio-historiques territorialement situés sur Marseille et dans la banlieue parisienne.

Nous notons une distinction d'appartenance manifeste entre le « parler marseillais » et le langage des jeunes franciliens. Pour ces derniers, l'usage est réduit à une dimension pragmatique, contrairement aux Marseillais qui ajoutent une dimension identitaire à l'utilisation d'un parler propre.

Les raisons de ce phénomène sont liées à l'évolution des migrations de populations souvent marginalisés. Cette représentation limite pourtant la reconnaissance sociale de leur contribution à la construction d'une langue commune alors même que l'usage de ce parler existe concrètement. Il est prouvé autant par les locuteurs eux-mêmes que par les classes intermédiaires voire aisées, que cette langue spécifique est attribuée aux classes populaires qui se succèdent dans des territoires (échanges lors de la Tchatchade et entretiens exploratoires).

Les conséquences s'évaluent dans l'usage plus ou moins répandu de mots entrés dans la langue commune. Ce passage est plus facile à Marseille où la spécificité socio-historique d'une terre d'accueil compte dans l'appréciation

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

d'un sentiment d'appartenance à cette langue particulière. Selon Jean-Marie BARBIER : « *le sens n'éclot que d'une expérience mentale par laquelle le sujet relie ses vécus présents et passés pour créer de la cohésion identitaire* » (BARBIER 2001 : 170) et celle-ci semble d'autant plus probable à réaliser lorsqu'elle s'inscrit dans une communauté de langues.

Les processus se consolident dans l'expression de cette langue spécifique autour d'une communauté de pratiques socialement valorisées. Selon Denise JODELET, les représentations sociales peuvent être rapportées à trois sphères d'appartenance : celle de la subjectivité, celle de l'intersubjectivité et celle de la transsubjectivité (JODELET 2015 : 89). C'est-à-dire en relation directe selon la manière dont on se perçoit soi-même et/ou comment nous perçoivent les autres, et comment ceci est pensé.

4. La transformation des représentations sociales sur l'argot et/ou parler des jeunes marseillais et franciliens

Les éléments susceptibles de transformer les représentations sociales sur une pratique langagière spécifique se composent ici d'une distinction fondamentale à relever et à comprendre entre la valeur d'usage et la valeur d'échange. L'association des deux aspects de la notion de valeur permet d'évaluer sa nature endémique. En effet, ces deux territoires lui accordent des valeurs affectives, pratiques et identitaires mais lui attribuent un statut différent. Pour les Marseillais, il s'agit quasiment d'une langue à part entière, contrairement aux Franciliens qui la considèrent plutôt comme un langage d'usage spécifique, un code construit essentiellement pour se comprendre entre eux. Dans ce cas, et hors de leur communauté, il n'y a pas d'échanges possibles avec d'autres classes d'âge et en particulier avec leurs parents. Les échanges semblent restreints « *par le jeu des valeurs comme en témoignent les processus de formation des représentations sociales* » (JODELET 2015 : 89-90) alors que les Marseillais considèrent cette langue comme faisant partie de leur vie quotidienne.

C'est cette appréciation du statut de l'argot qui contribue à délimiter son caractère endémique.

Conclusion

Notre travail a porté sur des entretiens multiples et sur les différentes activités proposées dans le cadre du projet Weshipédia qui ont permis de recueillir des formats variés de corpus. À travers les questionnements posés dans la théorie ancrée, nous avons analysé les différents propos et constaté qu'il existe bien des divergences entre le parler marseillais et le parler francilien.

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

Elles tiennent dans les représentations réflexives que les jeunes portent eux-mêmes sur leur langage, mais aussi sur les schèmes de construction de ce parler qui sont très clairement liés à un contexte socio-historique complexe de part et d'autres. Notre analyse s'est limitée aux éléments recueillis sur le terrain et mériterait sans doute d'approfondir la recherche sociolinguistique sur cette construction tant linguistique qu'identitaire. Les représentations mentales des usagers autant que des personnes extérieures influent également sur l'évolution des langages nouveaux. Autant d'éléments qui font évoluer non seulement la langue commune (celle qui serait comprise par le plus grand nombre d'interlocuteurs francophones) mais également, à n'en pas douter, les regards portés par les uns et les autres sur les quartiers dits populaires et les habitants qui y vivent.

NOTES

[1] Voir les détails de ce projet sur le site de Didac'Ressources. URL : <http://didac-ressources.eu/2016/03/13/weshipedia-le-parler-marseillais-identites-et-heritages/]Weship%C3%A9dia>.
[2] Nous travaillons en collaboration avec les acteurs du site weshipédia.fr
[3] Blanchet Philippe : Discriminations : combattre la glottophobie, Paris, éditions textuel, 2016 ; 192 p. URL : <http://editionstextuel.com/index.php?cat=020407&id=648>.
[4] Un groupe d'une dizaine de jeunes habitants du quartier Malpassé (un territoire marqué par la précarité) à Marseille, âgés de 14 à 17 ans.
[5] Deux coordinatrices, dont une chercheure en sciences du langage, un animateur et un YouTube, spécialiste des réalisations vidéo.
[6] Chargée de trouver les groupes de jeunes, des premiers contacts, de l'organisation des rencontres : premières rencontres avec les représentants des structures, avec les jeunes puis pour l'organisation et l'animation de la tchatchade et du Weshithon (journée contributive à Wikipédia) et du suivi et lors de la restitution du projet.
[7] URL : <https://youtu.be/f6L4mwUXM9k>.
[8] URL : <http://theatre-oeuvre.com/festival-o-q-p-memoires-vives>.
[9] URL : <https://youtu.be/8WgGJtfHss4>.

BIBLIOGRAPHIE

ABRIC, J.-C. (2003). « L'étude expérimentale des représentations sociales ». In : JODELET D. (dir.), *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 89-90.

BARBIER, J.-M. (2001). « Rapport établi, sens construit, signification donnée » (c'est le titre de l'article !), *apud* Malet RÉGIS, « Barbier (Jean-Marie), Galatanu (Olga) (dir.), *Signification, sens, formation* [compte-rendu] ». *Revue*

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)

française de pédagogie, volume 134, 2001. « Situations de handicaps et institution scolaire », pp. 169-171.

BULOT, Th. (2004). *Lieux de ville et identité, Perspectives en sociolinguistique urbaine*, vol. 1. Paris : L'Harmattan, Coll. « Marges Linguistiques », 22-27.

GASQUET-CYRUS, M. (2016). *Guide de conversation 'Le Marseillais pour les nuls*. Paris : First éditions.

JODELET, D. (2015). *Représentations sociales et mondes de vie*. Paris : Éditions des archives contemporaines, 89-90.

MELIANI, V. (2015). *Choisir l'analyse par théorisation ancrée : Illustration des apports et des limites de la méthode in recherche qualitative*, hors-série 15. URL : <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hs-15/hs-15-Meliani.pdf>, consulté le 11.09.2017.

PAILLE, P. (1996). « L'échantillonnage théorique. Induction analytique. Qualitative par théorisation (analyse). Vérification des implications théoriques ». In : A. MUCCHIELLI (éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (54-55 ; 101-102 ; 184- 190 ; 266-267), Paris, Armand Colin.

TRIMAILLE, C. (2004). « Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux ». In : T. BULOT (dir.), *Les parlers jeunes, Pratiques urbaines et sociales*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 112.

TRUONG, F. (2017). *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la nation*. Paris : La Découverte.

BDD-A28176 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 17:00:15 UTC)